

MIRADOR — MY TERM AS HITLER'S GUEST *

Prisonnier ou hôte?

Par son titre, cette charmante autobiographie ne semble guère, à première vue, avoir les qualités requises pour figurer parmi les thèmes présentés habituellement dans la *Revue internationale de la Croix-Rouge*. Pourtant, la lecture rapide de sa jaquette, artistiquement présentée, est d'emblée prometteuse: parmi toute une panoplie d'événements inhabituels et de personnages fascinants, le lecteur s'attend à rencontrer la «dévouée *Croce Rossina*» et le «cadre efficace et bienfaisant de la Croix-Rouge».

En fait, la Croix-Rouge du temps de guerre sort grandie de cet ouvrage dédié «A tous les prisonniers». Sans que ce livre ait néanmoins la Croix-Rouge pour objet, il relate, jour après jour, la vie d'un jeune médecin militaire de l'Armée britannique, à partir du moment où il est capturé à Anzio jusqu'à sa libération près de Berlin, lorsque la capitale millénaire d'un dictateur fou est dévastée par les flammes et s'écroule en ruines.

Il est difficile de classer ce livre dans une catégorie particulière. Le Dr Burton préfère le qualifier de roman sur lui-même. Et en réalité, il se lit bien comme un roman — l'histoire d'une vie où se mêlent tragique, drôlerie et comique, où réalisme et philosophie s'unissent sans se nuire, où humour et pathétique cohabitent aisément; le tout reflétant une réalité humaine que la folie de la guerre rend plus étrange. Est-il question d'un camp de prisonniers de guerre ou simplement d'un camp agréable? Cette première personne du singulier, est-ce l'hôte ou le prisonnier (le titre reste sibyllin)? Cet officier qui a été capturé est-il l'opprimé ou l'observateur privilégié de celui qui l'a fait prisonnier?

Connaissant l'auteur comme le connaît le rédacteur de cette critique, il ne fait aucun doute que John Burton n'aurait jamais pu être un simple prisonnier, encore moins un opprimé. En fait, il le dit lui-même dans les toutes premières lignes de son ouvrage: «Etre un opprimé est une expérience rare pour un médecin. Certes, en apprendre les subtilités a été nécessaire, mais en adopter la psychologie ne l'a pas été, et c'est mon

* John Burton, *Mirador — my term as Hitler's guest* (Mirador ou l'hôte d'Hitler), Regency Press, Londres et New York, 1986, 163 p.

optimisme sceptique qui a prévalu», et qui continue de prévaloir tout au long de ces 163 pages d'une langue superbe, qui l'on s'en doute, même traduite dans l'allemand du camp, doit avoir impressionné, voire intimidé, son commandant de camp.

Son attitude se manifeste d'emblée lorsque, après avoir été capturé et interrogé, le capitaine Burton répond de sang-froid à celui victorieux qui l'a fait prisonnier: «Je souhaite protester officiellement contre la violation notoire des Conventions de Genève. Il faut que vous nous rendiez notre jeep et que vous nous garantissiez le retour en toute sécurité vers nos lignes». Ses protestations réitérées étant ignorées, il décide alors que tout en continuant à exercer sa profession et à s'occuper des soldats blessés — alliés et ennemis — il pourrait peut-être tout aussi bien profiter de l'occasion unique qui lui est offerte pour analyser du dedans la défaite de l'ennemi. Et son poste devient le plus fascinant des postes d'observation! A tel point que dans l'esprit de l'énigme — hôte ou prisonnier? — le chapitre 2 s'intitule «Qui a capturé qui?». «Il m'intéressait beaucoup d'observer le comportement de cette race supérieure qui avait produit tant de génies... Pourquoi les choses avaient-elles donc mal tourné?».

La population «normale» du camp se composait d'un mélange hétéroclite, international et pléthorique, de quelque 60 000 prisonniers sous-alimentés — Polonais, Yougoslaves, Britanniques, Américains, Russes, Tchèques et autres indésirables. Mais alors que la chance tourne et que l'on entend au loin le bruit sourd et victorieux des armées alliées, les anciens du camp se réunissent en secret et décident d'agir. «Nos décisions furent succinctes et nous allâmes droit au fait en décidant de nous libérer», et pour se libérer, ils se libèrent, d'un jour à l'autre. Et pour ceux d'entre nous qui travaillons dans le service international, il est instructif de lire: «Rarement décision internationale fut-elle si rapidement suivie d'une action...». Bientôt, avec l'arrivée d'autres «libérés», la population du camp passa à plus de 300 000 prisonniers. Plus que de toute autre chose, c'est de nourriture dont ils avaient besoin, d'une manière cruciale et urgente. Et une fois encore, de B., l'efficace et bienveillant délégué du CICR, était là, offrant comme par magie 500 000 colis et un convoi de 50 camions, on ne sait comment, que les prisonniers au ventre creux reçoivent juste en temps voulu pour retrouver le minimum d'énergie qui permettra à leurs visages émaciés d'esquisser le sourire de la victoire.

Le lendemain, Burton embarqua dans les sombres entrailles d'un avion de la Libération pour retrouver les vertes prairies de son Angleterre libre. «Ma captivité en Allemagne», conclut-il en un euphémisme caractéristique, «fut une expérience unique qu'il n'aurait pas été possible de connaître autrement». La lecture en est unique, elle aussi.

S. William Gunn